

Le dernier livre de Teilhard de Chardin (collection 10/18)

### *“La Place de l’homme dans la nature”*

...la question d’un couple originel unique (« monogénisme ») ne relève pas de la science.

Teilhard de Chardin

Oh ! l’habile homme ! Qu’on m’entende bien, le père Teilhard de Chardin est un savant, un chercheur qui a fait faire un pas considérable à cette science complexe, la paléontologie. Mais enfin, lorsqu’on le lit, on ne peut s’empêcher de penser à Etienne Dolet, au chevalier de la Barre et à quelques autres qui furent brûlés vifs pour avoir manifesté des opinions qui, comparées à celle de Teilhard, peuvent nous paraître comme des brouilles. Et on pense aussi à ce qu’eût été le sort du philosophe si le hasard l’eût fait naître contemporain d’Ignace de Loyola, l’illustre fondateur de l’ordre des Jésuites auquel il appartient.

Le père en eut certainement conscience. Faire coïncider sa théorie de l’évolution de la vitalisation originelle vers l’humanisation et le maintien des relations de « courtoisie » avec la curie romaine, tel sera le souci constant de cette intelligence pratique. Et même si cette théorie n’emporte pas obligatoirement notre adhésion, nous restons béats d’admiration devant un esprit dont la souplesse et l’agilité auraient fait l’admiration du cardinal de Retz.

Mais de quoi s’agit-il ?

Dans quelques paragraphes de son ouvrage, l’auteur écarte l’obstacle qui obstrue l’histoire de la vitalisation de l’humanité et pose quelques principes fondamentaux qui vont étayer sa théorie. Écoutons-le !

« Est-il besoin de rappeler ici que la paléontologie ne saisissant les espèces qu’à l’état de groupes et ceci toujours assez loin de leur point de naissance, la question d’un couple originel unique (« monogénisme ») ne relève pas de la science. »

Teilhard se veut homme de science. Il écarte tout ce qui relève de la liturgie (tout au moins dans cet ouvrage), œuvres de poètes qui sortiraient parfois de la méditation du cloître pour tremper leur plume dans du sang (1). Avec prudence, il trace une limite à la connaissance des

origines, laissant au-delà de l'histoire le champ libre à la divagation spirituelle.

« Comme j'aurais bientôt l'occasion de le rappeler avec insistance lorsqu'il s'agira de la première apparition de l'homme sur la terre, en tout domaine, inexorablement, les commencements s'effacent. Ils deviennent indiscernables à nos yeux par l'accumulation absorbante du passé. La loi sévit même à l'intérieur de la brève histoire humaine. Comment ne jouerait-elle pas dans le cas d'un événement aussi profond et intéressant des éléments aussi infimes que l'animation des premières molécules carboniques ! »

Enfin ce dernier texte qui, tout en soutenant la théorie, ménage « l'unité du cosmos » qui est la pierre angulaire de l'Eglise de Rome.

« Et voilà bien en effet, si je ne me trompe la perspective libératrice dont dépend pour nous la signification du monde. Le vivant, disais-je, a été longtemps regardé comme une singularité accidentelle de la matière terrestre... Tout change si la vie n'est pas autre chose pour l'expérience scientifique qu'un effet spécifique. ...La vie non point une anomalie bizarre florissant sporadiquement sur la matière, mais la vie exagération privilégiée d'une propriété cosmique universelle. La vie, non pas un épiphénomène, mais l'essence du phénomène. »

Et voilà ! Tous les éléments du puzzle sont en place. La science rejette les fabliaux. Elle constate que les origines sont insaisissables. Mais elle peut progresser à partir de l'instant où on ne considère plus la vie, et surtout l'homme, comme une « erreur » de la nature, mais comme l'unité à partir de laquelle tout s'explique. Certes le père Teilhard de Chardin nous ennoblit. Il nous place dans une lignée qui ne peut que nous relever en nous sortant du commun de la matière dont nous ne sommes plus un rameau, mais le fruit le plus achevé de ses contorsions. On s'apprête à s'exclamer que cela est magnifique, convaincant, lorsqu'on s'aperçoit que s'il ne nous parle pas de Dieu, il a laissé des blancs dans sa théorie, ce qui nous permet de l'introduire à la place qu'il nous convient.

Je vous disais que le père Teilhard de Chardin était un habile homme. Mais toute construction de génie exige du métier, et le bon père n'en manque pas. Vous allez vous en rendre compte en suivant son argumentation.

Au début, il y a la matière. Le caractère dominant de cette matière, c'est sa complexité à un moment de son évolution. C'est alors qu'apparaît la vitalisation, premier palier d'une évolution dont le terme sera le point oméga. L'homme n'est rien d'autre que cette vitalisation poussée à son paroxysme. Le vivant n'est plus une singularité de la matière comme on l'a généralement cru, mais le phénomène ultime d'un univers qui s'enroule sur lui-même et crée dans son mouvement complexe les éléments de son évolution.

Cette opération qui conduit au point oméga n'est possible qu'à partir d'un certain nombre de seuils, qui sont des temps de repos d'où s'élançant des éléments modifiés de l'évolution vers l'homínisation.

« C'est grâce et parmi un foisonnement (on pourrait dire un rougeoiement) de protéines que la vie sur terre a dû émerger, s'enflammer pour la première fois. »

Ce phénomène qui tel le rougeoiement de la vie (dont le père Teilhard de Chardin ne nous explique pas l'origine, ce qui laisse la place à l'informel de notre choix) se reproduira plusieurs fois et il sera chaque fois marqué par un progrès vers l'homínisation. De cette couche de vie qui enserre la planète naîtront des rameaux multiples et parmi ces rameaux jaillis de l'arbre de la vie, un plus achevé, composé de vertébrés, dont le fruit, après un travail de la complexité sera la cérébralisation, deuxième seuil qu'on nous propose avec l'apparition des primates. A partir de cet instant, la cadence va s'accélérer jusqu'à un nouveau seuil, marqué par l'apparition de l'homme (l'homo sapiens) puis par d'autres, la réflexion, la socialisation, dans une évolution accélérée de l'univers par enroulement sur lui-même jusqu'au point oméga, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'homme, raison unique de tout le travail de la matière à travers les temps, soit arrivé au point ultime d'évolution.

L'auteur nous a donné une image de ce mouvement de la matière en route vers sa finalité, et cette image s'appuie sur l'immense accumulation de connaissances scientifiques que son vaste cerveau a emmagasinées. C'est l'image de l'artichaut, la théorie des écailles qui poussent sur le fond de la vitalisation et qui, imparfaitement inachevées, se détachent et disparaissent, laissant la place pour d'autres plus élaborées (2), jusqu'à ce que, de ce foisonnement, jaillisse la graine, objet et résultat de ce travail au cours de milliards d'années de complexité évolutive.

Oui, bien sûr, le père Teilhard de Chardin fut un habile homme. A l'image poétique des travaux du Père Eternel, qui avaient duré six jours et qui s'étaient terminés par la création du couple, il en a substitué une autre, celle d'un Dieu pétrissant dans ses mains puissantes une boulette de matière, la jetant dans l'infini, puis regardant pour le reste des millénaires son développement prodigieux, jusqu'à ce que cette matière se transforme en un être parfait, formé à son image. Image poétique de remplacement, singulièrement compliquée, qui comme d'ailleurs celle qui l'avait précédée n'a qu'un seul mérite c'est de correspondre à la connaissance et à l'idée que se font les hommes, dans un moment donné, des origines et de l'évolution possible, imaginable, à partir de l'acquit momentané et toujours susceptible d'être remis en question.

En réalité, la théorie du père Teilhard a la même solidité et les mêmes faiblesses que toutes celles qui avant lui nous furent proposées. A partir de l'indiscernable que chacun meuble à son goût en faisant appel à son imagination, on construit un ensemble qui s'appuie sur les connaissances du moment, et il est probable que ce petit jeu de société des savants continuera encore longtemps, ce qui aura au moins l'avantage de créer des variantes dont les poètes, les littérateurs et les politiciens s'empareront pour renouveler leurs stocks de miroirs aux illusions.

Mais ce qui, à mon goût, reste le plus admirable dans cette construction de l'esprit, c'est le coup de reins remarquable qui va permettre au philosophe de jeter à terre toute l'imagerie d'Epinal qui avait aidé ses prédécesseurs à noyer le poisson des origines et d'en construire une autre, qui conserverait l'unité, c'est-à-dire la possibilité d'introduire la divinité à la demande, à chaque instant de la construction théorique, Dieu ou autre chose, à votre choix.

**Cependant, on peut au moins discerner une faiblesse, qui d'ailleurs n'apparaît comme une contradiction, dans cette construction ingénieuse, mais le philosophe ne pouvait y échapper s'il voulait maintenir Dieu au cœur de l'édifice. Dans un article du dernier numéro de « La Rue » notre ami Paul Chauvet a bien senti l'impossibilité de clore d'une manière ou d'une autre le dossier de l'évolution de la matière. C'est cependant ce qu'a fait l'auteur, mais alors il quitte le domaine de la science et de la connaissance momentanée des phénomènes pour rentrer dans l'imagerie populaire.**

**Teilhard de Chardin a raison lorsqu'il nous déclare que la couche du passé nous empêche de discerner les commencements, mais bien sûr, et pour des raisons identiques qui valent pour tous les cas ou qui sont fausses, la couche d'avenir ne nous permet pas plus de discerner les fins. Et nous pouvons constater que l'homme de Dieu comme les hommes de science, d'ailleurs, restent bien sûr des hommes, et pour que leurs travaux aient un caractère achevé, ils y ajoutent l'imaginaire sous la forme d'une conclusion qui n'a pas plus de logique formelle que celle du romancier, dont les personnages, au-delà des pages qu'il nous inflige, continueront à vivre de leur vie propre (ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.)**

**Le père Teilhard a rajeuni le sujet, il l'a inscrit dans notre temps, et les conservateurs à Rome ont fait la grimace. Cependant cet habile homme a fait le nécessaire pour que dans cet autre artichaut, celui autour duquel la complexité religieuse s'enroule, le mouvement fasse tomber les écailles usées par les sciences et la connaissance, tout en maintenant vivante et en évolution la vitalisation de ce qui constitue la foi et qui est l'unité entre la matière et l'être suprême, son créateur. C'est cette roublardise qui l'empêchera de brûler éternellement dans un enfer dont il a d'ailleurs oublié de nous indiquer la place dans sa nouvelle mythologie.**

**« La Place de l'homme dans la nature » est d'ailleurs un livre passionnant, et lorsqu'on a assimilé une douzaine de termes dont certains ne sont pas encore dans le dictionnaire et qui reviennent constamment sous sa plume, il est d'une lecture, je ne dirai pas facile, mais possible à chacun d'entre nous.**

**Mais plus que l'ingéniosité du philosophe, les connaissances du savant ou le métier du littéraire, ce qui semble matière à réflexion lorsqu'on referme ce livre, c'est la persistance chez un esprit puissant, agile, je dirais même retort, sans donner à ce terme un caractère péjoratif, à vouloir meubler ses doutes et son inquiétude, nés des limites du discernable, de mythes à la fois correctifs et rassurants.**

**Allons, tranquillisons le poète ; malgré l'importance qu'ont prise les sciences et les techniques, l'ère des fabliaux à la fois tendre et terrible n'est pas morte, même si les légendes font leurs mues et vont chercher leurs nourritures dans les bureaux d'études et dans les laboratoires.**

**Maurice JOYEUX.**

(1) Ou plutôt dans le sein de Dieu, disaient les bons pères auxquels Voltaire reprochait de prendre Dieu pour un encrier.

(2) Ce mouvement de nos jours se continue et les races, blanche, noire ou jaune, sont des écailles inachevées qui tomberont pour faire place à un rameau plus parfait de l'homínisation.